Peut-il y avoir une (télé)vision franco-allemande ?

Entretien avec JÉROME CLÉMENT Président d'Arte

Cahiers de Médiologie : Arte est-elle une chaîne transnationale ou internationale ? Addition de France et d'Allemagne - ou symbiose franco-allemande ?

Jérome Clément : Abordons le général par le particulier. Emettre tous les jours 8 heures par jour, c'est une contrainte énorme : ce n'est pas un problème idéologique. Il faut rendre compatibles deux systèmes de production qui ont des logiques différentes. La première difficulté, à partir de la volonté politique initiale de François Mitterrand et d'Helmut Kohl, a d'abord été de trouver des négociateurs qui arriveraient à se mettre d'accord sur un texte commun. Il a fallu deux ans. Du côté français, il y avait avant un outil de production idoine, *La Sept*, une société commerciale avec conseil d'administration et budget autonome, dont la finalité était de produire des émissions culturelles pour la diffusion par satellite, en même temps que le samedi sur FR 3. Quand il a été décidé d'en faire un outil binational ou international, la résistance a été énorme. Les équipes ne voyaient pas cette perspective d'un très bon oeil et disaient : " *Ce qui nous intéresse, c'est la culture, or la culture est universelle, pourquoi travailler particulièrement avec les Allemands ?* "
Du côté allemand, il y avait la puissance de deux chaînes publiques, l'*ARD* et la *ZDF* (1), qui ont bâti, pour la circonstance, Arte Deutschland, installée à Baden Baden. Mais, le pouvoir réel était et est toujours entre les mains des offices de télévision publics. Qu'est-ce qui les intéressait ? Ce n'était pas l'idée de faire une chaîne transnationale, du moins à ses débuts (ils ont vécu Arte comme une contrainte politique). C'était l'intérêt

Carte météo diffusée sur la chaîne ARTE.
© Arte

financier, à cause du système de répartition de l'argent : à partir du moment où il y avait une certaine somme attribuée à Arte, ils recevaient un forfait annuel qui leur permettait de produire des émissions nouvelles : 210 millions de marks par an attribués pour produire des émissions diffusées d'abord sur Arte, puis rediffusées ensuite sur les chaînes publiques allemandes. D'un côté, récupérer des crédits et, de l'autre, se protéger des aléas de la politique intérieure, faire d'Arte un bouclier intouchable dans un système instable. La motivation des équipes était donc guidée d'abord par l'intérêt national, leur cuisine interne, plus que par une motivation internationale ou binationale, vécue comme une contrainte, non comme un atout. Il y avait naturellement un décalage entre les conceptions de Kohl et de Mitterrand, et la réalité de ceux qui avaient à mettre en oeuvre cette volonté politique.

En 1997 nous fêterons la cinquième anniversaire d'Arte. Avec le recul, on constate que ces systèmes endogènes ont eu une interaction réciproque. Bien entendu, l'intérêt national reste fort parce que chaque pays a ses problèmes internes. En France, le souci majeur reste d'assurer la pérennité du projet dans un paysage perpétuellement chahuté par des élections ou des remises en causes budgétaires et où l'on perçoit peu, en dépit des déclarations politiques, l'intérêt du franco-allemand dans le champ culturel. En Allemagne, il y a une plus grande stabilité du projet, notamment financière, mais il reste marginal, même si l'on en parle beaucoup. Et les personnels allemands qui vont à Arte Strasbourg sont détachés. Ils ne sont pas indépendants de leur structure, ils prennent peu de risques, ils veulent pouvoir continuer à faire carrière. Arte n'est pour eux qu'une étape.

Cela dit, qu'est-ce que les Français, qu'est-ce que les Allemands ? A force de travailler ensemble, nous ne savons plus très bien. Et puis, comme en France, je vois des différences considérables, en Allemagne, entre les régions, entre le nord et le sud, entre les catholiques et les protestants, entre l'est et l'ouest, et entre certains d'entre eux pour des raisons qui tiennent à leur histoire. Il s'est produit une alchimie imprévisible à l'origine qui conduit à une véritable symbiose, sans pour autant effacer les particularismes nationaux. Produire des émissions chaque jour sous le regard de l'autre a une influence sur son propre regard. Le choix des thèmes, le traitement des sujets, leur rythme ne s'effectue pas de la même façon. " *Que vont-ils penser* ? " se demande-t-on en permanence. Je est un autre, dès que l'on sort du cadre national.

Au départ, il y avait une énorme méfiance réciproque ; d'abord pour des raisons linguistiques. Nous ne connaissions pas leur système et ils ne connaissaient pas le nôtre. Il y avait aussi les souvenirs de la guerre. On se demandait : " *Que faisaient leurs parents pendant la guerre ?* " Quand ils étaient âgés, on se demandait : " *Où étaient-ils en 1945 ou 1942* ? " Assez vite, ce stade a été dépassé, sous la contrainte de l'urgence parce qu'il fallait produire des émissions huit heures par jour, ensemble, et que nous avons été durement attaqués en France -" *Arte, la langue de Goebbels* "-, et en Allemagne -" *Arte, ein Kind der Politik* "-. Quand on est soumis à des attaques extérieures, il y a un réflexe de rassemblement, le nationalisme d'entreprise l'emporte. Peu à peu, Allemands et Français ont défendu leur projet contre les critiques de la presse et, parfois, contre les deux gouvernements parce qu'ils considéraient que ce qu'ils font est plus important que les réactions d'humeur des uns et des autres. Nous sommes aujourd'hui différents de ce que nous étions à l'origine, parfois plus allemands qu'eux, comme ils deviennent plus français que nous. Ma réélection comme Président, au lieu et place d'un Allemand le démontre. J'ai été soutenu par les offices de télévision allemands pour des raisons professionnelles, alors que la Presse et la Chancellerie s'indignaient que ce ne soit pas un compatriote.

Un projet commun : est-ce un projet économique entreprise ou y a-t-il un projet culturel et politique aussi ?

C'est une entreprise qui a 270 permanents à Strasbourg, 150 à Paris. Une cinquantaine à Baden Baden, plus tous ceux qui travaillent pour nous à l'*ARD* et à la *ZDF*. Ils ont le sentiment de participer à quelque chose d'exceptionnel, d'unique, de difficile, avec souvent l'envie de tout envoyer promener en disant que ce n'est pas facile de travailler avec les Allemands, ou eux avec les Français. C'est récurrent, mais en même temps il y a la volonté de poursuivre et de participer à un projet européen, d'être responsable d'une mission qui nous dépasse et va bien au-delà de nos petites difficultés quotidiennes. Entre nous, nous évoquons l'Histoire, depuis le partage de l'empire de Charlemagne, jusqu'à Kohl et Mitterrand et, même si nous n'en pouvons plus des autres, nous nous remettons au travail.

Mon rôle est aussi de théoriser dans un discours général ce qui est vécu par chacun comme une tâche très concrète. Il faut avoir une parole qui unifie les comportements quotidiens et situe les questions techniques et

économiques dans une perspective culturelle et politique. C'est un mélange d'agacement permanent et en même temps une volonté de transcendance. Je ne crois pas qu'il y ait la volonté de gommer les différences nationales. Chacun est conscient qu'il y a des grandes différences d'approche, des défauts et des qualités respectifs.

Pouvez-vous dire sur quoi les amis allemands nous trouvent bons ? Et sur quoi vous les trouvez meilleurs ?

On retrouve des traits nationaux dans les centres d'intérêt. La musique, par exemple, fait partie de la culture allemande. Ils nous proposent d'excellentes émissions. L'Histoire aussi, et les documentaires. Ils sont plus enclins que nous à regarder leur propre histoire, à s'y complaire, non sans masochisme parfois. Beaucoup d'émissions sur l'histoire de la guerre, que l'on nous a parfois reprochées, venaient d'Allemagne. C'était des images auxquelles ils étaient attachés. La fiction allemande souvent ne rejoint pas les goûts de la fiction française et nous sommes nettement en tête pour le Cinéma. Peut-être parce que les systèmes de production bavarois, rhénans, nordiques, etc., sont marqués par leur origine, celle des royaumes, duchés avec des particularismes très puissants. L'existence de l'Allemagne en tant que nation est relativement récente. L'Allemagne d'aujourd'hui est très marquée par cette grande méfiance à l'égard du système centralisé prussien. Ce trait se retrouve dans la production d'oeuvres de l'esprit et d'oeuvres télévisuelles. C'est peut-être une des raisons de la faiblesse de leur cinéma, qui a été magnifique dans les années 30, mais tellement marqué par le système de propagande du Reich qu'ils ne pouvaient plus s'en servir après. Les Américains, en 1945, ont saisi cette opportunité pour briser le système de distribution cinématographique allemand au profit du leur et les Allemands n'étaient pas en mesure de protester. Aussi bien la télévision que la culture ne sont pas des compétences fédérales mais régionales. Bonn est une fausse capitale. Ce qui compte c'est Munich, Cologne, Hambourg, Francfort. Donc, la représentation que l'Allemagne a d'elle-même n'est pas toujours une représentation de l'Allemagne en tant que nation mais en tant qu'entités régionales, alors que, pour nous, il n'y pas, la plupart du temps, d'autre expression imaginaire que centralisée et nationale. Cela confère à leurs fictions un caractère provincial qui nous touche moins. Cela a été le cas avec une fiction de Munich, grand succès en Allemagne, échec total en France, par exemple. C'est peut-être en train de changer

depuis la réunification, ce sera un des grands sujets des prochaines années.

Voit-on des Allemands qui viennent travailler en France et des Français travailler en Allemagne ? Ou l'obstacle de la production et de la langue est tel que l'on ne peut pas faire fonctionner des espaces communs ?

Je vais prendre quelques exemples. Le *8 1/2*, c'est une réussite. Le présentateur ne pouvait pas parler deux langues en même temps. Il fallait donc une voix " off ". Mais, supprimer le présentateur, c'était aussi éviter les susceptibilités nationales, c'était plus facile à gérer : deux commentaires, un en français et l'autre en allemand, avec les mêmes images obligent d'abord à être sobre et à éviter le bavardage oiseux de personnalités qui se mettent en scène elles-mêmes. La contrainte linguistique nous a obligés à la rigueur, à l'austérité, à être très sélectifs dans le choix des sujets. Quand on fait le tri pour élaborer un journal télévisé franco-allemand, on se demande ce qui intéresse le public de l'autre, réflexe qui n'existe pas nécessairement dans la fiction qui oblige à être au contraire original, spécifique, particulier. Dans un journal, nos faits divers intéressent moins. En revanche, il faut choisir parmi les nouvelles venant du monde entier, les événements importants. Le regard de l'autre oblige à sortir de son égocentrisme, parce que la boulangère de Montauban qui nettoie sa salle de bains après une crue du Tarn intéresse peu le spectateur de Hambourg, alors qu'en revanche un coup d'état en Afrique du Sud ou un événement majeur en Pologne et dont on ne parlera pas du tout dans les journaux français, intéressera beaucoup les allemands. Dans les programmes de flux, le fait d'être deux est un plus. Curieusement, c'est moins un concept voulu comme tel à l'origine, que le fruit de contraintes techniques et linguistiques.

Ainsi devient-on transnational par contrainte nationale ! Et comment cela se passe en dehors du " 8 1/2 " ?

Il y a des insuffisances : le direct est très difficile à cause de la langue, les émissions littéraires aussi. On parle des livres mais les espaces ici restent terriblement nationaux. Ce que lisent les français n'est pas ce que lisent les allemands. Il y a peu de traductions. Je dis " çà nous intéresse quand même de savoir ce que vous lisez, même si on ne comprend pas, de même, c'est intéressant pour vous de savoir ce que l'on lit ". Mais parler livre à la télévision, c'est souvent mettre en scène des auteurs et là on est obligé

d'avoir une voix off ou des sous-titrages simultanés. Il faut lutter également, reconnaissons-le, contre le manque de curiosité et le formidable ethnocentrisme de deux publics. Joseph Roth, auquel nous avons consacré une soirée thématique, a peu intéressé les Français et Marguerite Duras, peu les Allemands.

Il n'y a pas de biais pour surmonter ces difficultés ?

Si, il y a sûrement des initiatives à prendre. *Métropolis*, par exemple, est un magazine culturel européen qui parle intelligemment des livres, du cinéma, des arts. Après des discussions longues et difficiles, on a abouti à un système dans lequel les programmes d'une semaine sont fournis par les français et la suivante par les allemands. Pas de rédaction intégrée, une alternance, avec un coordinateur Français, Pierre-André Boutang, et un Allemand, Peter Wien, mais qui ne peuvent presque rien toucher, parce qu'il y a un nationalisme d'entreprise. " Nous fournissons des sujets culturels, un paquet cadeau, c'est à prendre ou à laisser. Chacun est fier de ses propositions et ne veut pas toucher à la moindre image. Au début, les Allemands nous fournissaient des sujets sur la culture de la bière, et nous, l'abécédaire de Gilles Deleuze, une élucubration française jugée très abstraite, qui n'a eu aucun écho en Allemagne (tant c'était difficile à suivre, traduit en allemand simultané). Mais, là aussi, il y a eu des évolutions et aujourd'hui, les équipes tiennent compte de l'avis de l'autre. Restent les habitudes, les pesanteurs. Par exemple, la grand-messe littéraire autour d'un personnage, ils n'en sentent pas vraiment la nécessité. Peut-être parce que le statut d'intellectuel en Allemagne n'est pas du tout le même qu'en France. Ce sont des universitaires peu médiatisés. Les intellectuels ne pèsent pas sur le pouvoir politique de l'Allemagne, ce sont les économistes, les industriels qui comptent.

Est-ce que ce côtoiement franco-allemand vous rend plus optimiste sur ce qu'on appelle l'Europe des cultures ou voyez-vous des singularités infranchissables dont on peut tout au plus s'échanger poliment des échantillons ? Du dialogue pratique, quotidien, entre ces singularités-là, émerge-t-il un sentiment de découragement ou l'envie de continuer ? Est-ce que vous avez enfin la même vision de l'Europe, les mêmes intérêts géographiques de diffusion les uns et les autres ?

Le pari d'origine était très concret : produire des images. C'était notre défi, quand on s'est retrouvé face à face autour d'une table sans parler la même langue (à tel point qu'il y a obligation dans les contrats de travail

de parler la langue de l'autre, au moins de la comprendre. Souvent les français s'efforcent de parler allemand, généralement assez mal, et les allemands français, mieux le plus souvent.) On constate aujourd'hui, presque cinq ans après, que la chaîne a sa légitimité, que les équipes sont plus soudées qu'avant. On se disait : " *les Allemands sont sérieux* ", et eux : " *les Français sont frivoles* . " Et on se retrouvait autour d'une bière, on se racontait la guerre, les parents, l'histoire, puis on se disait si on pouvait demain résoudre ce problème sur lequel on s'est heurté et créer notre émission, ce serait pas mal. Peu à peu, on y arrive ! La conclusion est simple, si l'on veut faire l'Europe, travailler ensemble est la seule méthode : une pratique quotidienne sur des projets concrets. Est-ce pour autant une culture européenne ? Ce à quoi on aboutit, c'est à mieux connaître la culture de l'autre. Donc, il y a des limites à l'exercice et nous commençons à les cerner. Dans le domaine de la fiction, très vite, on touche à l'inconscient collectif, aux mythes, enfouis profondément dans la mémoire des peuples. Il faut chercher à les exprimer pour les rendre compréhensibles. C'est le même problème pour le théâtre auquel s'ajoute l'obstacle insurmontable de la langue. On ne peut pas doubler Molière ou Goethe et le sous-titrage est dur à supporter. Mais nous arrivons à vaincre les préjugés, pas à se substituer à l'identité nationale dans ce qu'elle a d'enraciné dans l'histoire de chacun. Est-ce d'ailleurs l'objectif ? Il ne faut pas attendre trop de l'Europe culturelle, ça ne servirait à rien. Là où on réussit le mieux, c'est en restant nous-mêmes. C'est parfois en montrant ce que nous sommes qu'on peut intéresser l'autre. La France se voit volontiers comme ayant un message messianique sur la culture, sur la langue et sur notre rapport à d'autres pays. Les Allemands, pas du tout. Quand ils ont essayé, ça ne leur a pas tellement réussi, même si, grâce à la musique et à la philosophie, ils ont eu des artistes et des penseurs qui restent parmi les plus grands de l'histoire de l'humanité. Bach, Beethoven, Mozart, Schubert, Wagner, Kant, Leibnitz, Hegel, Marx, Nietsche... et tant d'autres ! Mais, ils se méfient plus de leur rapport à l'universel. En tout cas, ce dernier ne passe pas par la langue, ni par la culture. Il ne passe pas non plus par l'armée, ni par la politique étrangère. Il passe aujourd'hui par la monnaie, seul instrument national fort qui leur ait été autorisé après la guerre, et par l'économie.

Quant à l'adhésion d'autres pays, le réflexe immédiat des actionnaires Allemands est de dire : " *Quel est notre intérêt ? Pourquoi payer pour les autres ?* " Alors que nous, notre réaction est de dire : " *Ce sera très utile*

pour notre image ". Nous ne pouvons imaginer que d'autres pays ne soient pas très contents de recevoir Molière, Victor Hugo ou Malraux. Là, c'est un gouffre entre nous. Pour eux, il est inimaginable d'aller mettre Thomas Mann ou Goethe dans un mausolée à Berlin, comme nous avons installé Malraux au Panthéon. Quand on dit " chaîne européenne ", eux, ils disent " *Qui paye quoi ? Si les Espagnols veulent faire une chaîne avec nous, ils n'ont qu'à payer* ". Je caricature un peu, mais ils ont du mal à admettre que le Ministère des Affaires Etrangères nous donne de l'argent pour développer la chaîne sur un satellite européen. Quand nous voyageons, jamais mon collègue allemand ne descend à l'Ambassade d'Allemagne, il va à l'hôtel. Il ne prévient même pas l'ambassadeur. A moi, cela me paraît naturel et cela choquerait, si je ne prévenais pas de mes déplacements. Eux, ont une plus grande méfiance par rapport au pouvoir politique, même s'ils sont beaucoup plus dépendants du pouvoir politique qu'ils ne veulent le faire croire. Mais, quand le Président Chirac a décidé d'être interrogé par Alexandre Adler, qui travaille sur Arte, j'étais assez content. Quand j'en ai parlé à mon collègue allemand, il m'a dit : " *Mais vous avez accepté* ? ". Pour lui, on aurait dû refuser parce que d'abord ce n'est pas au Président de choisir, et puis, il est préférable d'être en opposition au pouvoir politique.

Si en allant chez les autres on se découvre soi-même, que découvre-t-on de sa francitude Outre-Rhin ?

De la fantaisie, une grande liberté d'esprit, une capacité d'improvisation et de rebondissement assez revigorante. Chez eux, aucune décision ne se prend sans qu'elle ait été réfléchie et qu'elle ait fait l'objet d'un consensus. C'est pesant, parfois, cet esprit de groupe. Et puis se positionner dans le monde comme si on s'adressait à l'univers. Ce qui comporte d'ailleurs des avantages et des inconvénients. Aujourd'hui, la France s'aperçoit qu'elle n'a pas les moyens de cette ambition, et c'est un sentiment frustrant très désagréable. J'ai découvert également que nous manquions d'esprit de méthode, malgré Descartes, et de sérieux. A travailler avec les Allemands, on apprend à aller au fond des choses, à regarder dans les détails, à tenir les engagements. Une parole est une parole, un texte est un texte, même s'il leur arrive d'être désordonnés et nous, systématiques, heureusement. Nous sommes davantage capables de décisions plus rapides aussi. Et puis, les Allemands diront les choses en face avec une grande dureté, parfois brutalement, ce qui n'empêche pas

que les rapports soient très bons. Ce n'est pas le cas des français qui en général enrobent ou disent les choses dans le dos, ou le font savoir de façon détournée. En France, quand il s'agit de personnes, on en parle d'abord dans les couloirs, et rarement en réunions, et on va dire le contraire dès que l'on est sorti de la salle du conseil. Chez eux, non. J'ai appris à aborder les questions de fond en face, et à parler net et franc, ce qui n'est pas dans la méthode française. Reconnaissons-le, des défauts et des qualités très différents dont on prend conscience tous les jours.

Revenons à la question des stratégies. Est-ce que cette chaîne peut rester longtemps franco-allemande ou n'est-il pas dans la nature de ce réseau de s'étendre ?

C'est une question fondamentale. Il faut tenir compte, de la réalité de l'Europe. Seules, aujourd'hui, la France et l'Allemagne ont la volonté et les moyens financiers. Ni l'Espagne, pour des raisons financières, ni l'Italie, pour des raisons politiques, ni l'Angleterre, pour des raisons idéologiques, n'étaient capables de faire l'équivalent. Les autres pays sont trop petits, la Belgique, la Grèce, la Suisse, le Portugal... Aujourd'hui, les grands projets de cette nature, c'est la France et l'Allemagne. Reste que la question de l'élargissement est posée, parce que l'on ne peut pas rester à deux sans courir le danger de l'appauvrissement et celui de l'usure. Il serait bon de se trouver d'autres partenaires. Nous les cherchons. Nous avons des accords avec l'Espagne, que nous rediscutons pour les développer, nous venons d'engager des négociations avec l'Italie sur lesquelles je fonde de grands espoirs. Mais ils devront faire le même chemin que nous, s'habituer à sortir de l'ethnocentrisme et comprendre que le sort du monde ne se joue plus à Rome, ni à Madrid, pas plus qu'à Paris. Il faudra inventer. Ca passe peut-être par des réseaux nouveaux, l'évolution technologique peut nous apporter de nouveaux espaces d'expression. L'apparition des bouquets numériques offre une grande capacité d'expression télévisuelle, et déjà les suédois nous proposent d'être avec eux sur les chaînes par satellites en numérique. Les Italiens, aussi. Quand l'espace hertzien est restreint, la priorité est nationale ; quand l'espace est plus vaste, il ne peut le remplir seul. Mais si cela aide à résoudre les questions de diffusion, cela ne règle pas le problème de structure de pouvoir, qui, elle, pour l'instant, est essentiellement franco-allemande. Je ne sais pas s'il pourrait en être autrement, en l'absence de volonté politique, forte de nos futurs associés. Donc, je ne crois pas que

l'on changera la structure de base : un noyau central franco-allemand très intégré, et des relations satellitaires, avec des formules pragmatiquement différentes qui nous permettront de nous développer. Peut-être y aura-t-il plus tard une évolution. Je l'espère. C'est un des paris de l'Europe.

Il pourrait être également intéressant de se demander si la France, seule, aurait conservé une chaîne culturelle et ce qui se serait passé sans l'accord franco-allemand. On ne le saura jamais.

Comment expliquer qu'Arte semble plus intéresser les milieux intellectuels français que les équivalents allemands, s'il y a un équivalent ?

Il y a plusieurs raisons, d'abord techniques. Premièrement, Arte est une chaîne hertzienne, alors qu'en Allemagne c'est une chaîne câblée. Il est plus facile de repérer une chaîne parmi 6, qu'une parmi 30. C'est un problème de distribution. Deuxièmement, le statut de la culture n'est pas le même en France qu'en Allemagne. Troisièmement, le rapport entre l'intellectuel et la télévision n'est pas le même. Arte, en France, a été l'instrument de la réconciliation entre l'intellectuel et la télévision, et c'est une appropriation consciemment voulue. Ce n'est pas du tout le cas en Allemagne. La télévision y est tellement identifiée à un pouvoir commercial ou économique qu'elle leur reste encore relativement étrangère et, de toute façon, les intellectuels sont des marginaux. En France, le statut de l'intellectuel est encore fort, et la culture très liée à l'Etat, à la Nation. D'où une volonté d'expression publique dans la cité que l'on a réussi à faire passer par la télévision. Je crois que les intellectuels français, les acteurs culturels, ont très bien compris ce qu'ils pouvaient tirer de cet instrument pour faire connaître leur travail et pour se faire connaître eux-mêmes. J'ai observé un changement radical d'attitude à notre égard et j'ai tout fait pour l'encourager, car je pense que l'intellectuel doit être intégré à la société : cette présence passe aujourd'hui par la télévision, à condition que ce ne soit pas du dévoiement. Mais la qualité de cette relation dépend autant des hommes de télévision que des intellectuels. L'exigence doit exister des deux côtés.

Conversation franco-allemande

« Qu'on dise un mot à un Allemand ou qu'on lui montre un objet, il y restera collé, il l'appréhendera mille fois par l'esprit, le tournera et le retournera jusqu'à le connaître sur toutes les coutures et épuiser tout ce qu'on peut en dire. En revanche, réfélchir une seconde fois à un seul et même sujet ennuie le Français. Il saute du temps à la mode, de la mode au cœur, du cœur à l'art, saisit le côté intéressant de chaque chose, traite le ridicule avec sérieux, le sériaux en riant, et quand on l'a écouté un quart d'heure on a l'impression d'avoir regardé dans un kaléidoscope. On essaye de fixer son esprit daux minutes sur un thème sacré : il interrompt de but en blanc la conversation par un *ah ba !* L'Allemand parle avec intelligence, le Français avec esprit. La conversationdu premier est comme un voyage utilitaire, celle du sceond comme une promenade d'agrément. L'Allemand tourne autour des choses, le Français saisit le rayon lumineux qu'elles lui envoient et passe à un autre sujet».

H. von Kleist, *Lettre à un ami* , 1801.